



**GLOTTOPOL**

Revue de sociolinguistique en ligne  
n° 28 – juillet 2016

*Epistémologies et histoire des idées  
sociolinguistiques*

Numéro dirigé par Didier de Robillard

À la mémoire de T. Bulot

## SOMMAIRE

- P. Blanchet et G. Ledegen : *Hommage à la mémoire de Thierry Bulot*  
Didier de Robillard : *Introduction - Épistémologie, action, intervention sociolinguistique*  
Rada Tirvassen : *Recherches sociolinguistiques et militantisme : et si la théorisation n'était qu'un autre point de vue ?*  
Clémentine Rubio : *Vers une sociolinguistique historique*  
Véronique Castellotti : *Idées sociolinguistiques et orientations didactiques. Histoires croisées, projets à repenser*  
Dominique Pichard Doustin : *La comparaison selon une approche sociolinguistique herméneutique qualitative : ébauches de réflexion*  
Gilbert Daouaga Samari : *La notion de langue maternelle en débat au Cameroun : flou terminologique, usages stratégiques et tergiversations critiques*  
Shameem Oozeerally : *De la pensée écologisée à la systémisation dissipative : quelques pistes et enjeux épistémologiques-théoriques émergeant d'un regard rétro-anticipateur sur le bhojpuri de Maurice*  
Didier de Robillard : *Fenêtres sur une sociolinguistique de la réception ou phénoménologique-herméneutique, ou sur des SHS qualitatives à programme fort*  
Marc Debono : *Deux grandes conceptions de la réception (et leurs places respectives en sociolinguistique francophone)*  
Isabelle Pierozak : *Pourquoi une sociolinguistique (de la /) en réception ? Citation et conception de la recherche / professionnalité du chercheur*  
Valentin Feussi : *« Croyance originaire » et élaboration de sens. Quelles conséquences pour la sociolinguistique ?*  
Ali Becetti : *Quelques réflexions critiques autour des orientations phénoménologiques-herméneutiques en sociolinguistique : épistémologies, différence, compréhension, relectures éthiques*

## Comptes rendus

- Joanna Lorilleux : William Marx, 2015, *La haine de la littérature*, éditions de Minuit, 224 pages, ISBN : 9782707329165.  
Véronique Castellotti : *Le plurilinguisme est-il responsable de tous les maux de la (recherche en) sociolinguistique et didactique des langues ?* Compte rendu de : Adami, H & André, V. (éds) 2015, *De l'idéologie monolingue à la doxa plurilingue : regards pluridisciplinaires*, Berne, Peter Lang, Collection Transversales n° 41, 299 pages, ISBN 978-3-0343-1384-1 br.  
Clara Mortamet : Michel Arrivé, 2015 [1993], *Réformer l'orthographe ?*, Lambert-Lucas, Limoges, 240 pages, ISBN : 978-2-35935-162-0.

# ÉPISTÉMOLOGIE, ACTION, INTERVENTION SOCIOLINGUISTIQUE

**Didier de Robillard**

**EA 4246 PREFics-DYNADIV, Université François-Rabelais de Tours**

## **Vingt ans après...**

Il y a une vingtaine d'années, en introduction à son ouvrage intitulé *Les épistémologies constructivistes*, Jean-Louis Le Moigne, dans un chapitre d'ouverture à portée très générale, réfléchissait à la situation des disciplines scientifiques (en général) face à leurs composantes épistémologiques.

Il y condensait bien ce qui me semble toujours actuellement être la situation de nombreuses sciences humaines, parmi lesquelles la sociolinguistique, et cela depuis assez longtemps. M'y référer dans cette introduction permet d'argumenter que le déficit épistémologique qui caractérise la sociolinguistique est un phénomène bien plus général et pérenne, fondateur peut-être des sciences humaines et sociales, si on en croit J.-L. Le Moigne, tout en fournissant quelques éléments synthétiques de réflexion au seuil de ce numéro.

Puisque J.-L. Le Moigne écrit très bien ce qu'il me semble important de dire en préambule ici, il m'a paru pertinent de reprendre des éléments de son argumentaire<sup>1</sup>, d'abord par simple honnêteté intellectuelle. Mais, raison plus importante, pour qu'on mesure bien les résistances que les disciplines scientifiques, notamment celles des SHS, opposent à l'épistémologie, au regard du fait que, vingt ans après, son analyse est encore pertinente, et peut-être plus pertinente encore qu'en 1995. Il faut surtout que l'on s'interroge sur les raisons de cette résistance en précisant qu'il est bien clair que les SHS, et donc la sociolinguistique, se posent, à l'évidence, ne serait-ce que de façon implicite, des questions épistémologiques, mais en exerçant cependant une forme de tri dans les références sur lesquelles elles pourraient s'appuyer, et en évitant celles qui risquent de trop perturber par leurs questions l'état actuel des SHS, et par conséquent des dominations<sup>2</sup> intellectuelles à l'œuvre, notamment celles en provenance de courants originellement états-uniens, avec des ancrages britanniques plus

---

<sup>1</sup> Même si, pour ce qui me concerne, cette préoccupation est plus ancienne que ma lecture de J.-L. Le Moigne, et procède plus de mon expérience socio-biographique et interculturelle (Robillard, 2008, I, Chapitres 2 et 3).

<sup>2</sup> Ce terme convient bien, dès lors qu'existent des travaux illustres et publiés, argumentant contre certaines caractéristiques des SHS, et que celles-ci n'en tiennent pas compte, comptant sur la brutale force politique, institutionnelle, là, où, dans le milieu intellectuel ou tout simplement dans une démocratie, la règle serait l'ouverture d'un débat.

anciens en arrière-plan<sup>3</sup>, qui ont pris le relais d'influences de gauche et / ou marxistes comme le montre très bien J. Boutet (2010)<sup>4</sup>.

## Epistémologie ?

J.-L. Le Moigne commençait donc par problématiser<sup>5</sup> l'épistémologie, dans un premier temps, en s'appuyant sur J. Piaget (ce qui est cohérent avec son propre positionnement constructiviste, assez éloigné du mien, voir dans ce numéro) « en première approximation comme l'étude de la constitution des connaissances valables » (Le Moigne, 1995 : 3). Il faut pluraliser et élargir cet embryon de problématisation en ouvrant plus largement l'éventail des possibilités, par exemple avec deux façons très différentes de comprendre le terme « science », puisque « science » et « épistémologie » sont interdépendantes. La « démarche rationnelle et analytique, de décomposition des idées complexes en idées simples » (Dortier, 2004 : 553-554) en serait une définition de type traditionnel, héritée du cartésianisme dominant.

Déjà plus ouverte est la conception de la science conçue comme « organisation des apparences par un système de lois », proposée par R. Lenoble dans *L'Histoire de la science*, Gallimard, pp. 501-503. (Lemoigne : 1994, 39), ou encore celle risquée par J.-L. Le Moigne lui-même : « un mode de connaissance critique, à la fois réflexif et prospectif » (Lemoigne, 1994 : 40).

Avec un auteur comme E. Morin<sup>6</sup>, on touche l'autre pôle :

*La conscience de l'inachèvement du savoir est certes bien répandue, mais nous n'en avons pas tiré les conséquences. Ainsi, nous construisons nos œuvres de connaissance comme des maisons avec leur toit, comme si la connaissance n'était pas à ciel ouvert ; nous continuons à faire des œuvres closes, fermées au futur qui fera surgir le nouveau et l'inconnu, et nos conclusions apportent la réponse assurée à l'interrogation initiale, avec seulement in extremis, dans les œuvres universitaires, quelques interrogations nouvelles.*  
(Morin, 1986 : 30)

Cette « conscience de l'inachèvement » signifie, entre autres, qu'il devrait, en bonne logique, être impossible d'aborder des « autres » s'ils sont véritablement « autres », en sachant d'avance quelles méthodologies on va mettre en œuvre, puisque cela suppose que nous savons déjà comment ils sont ou pire encore, que nous ne considérons pas qu'ils existent autant que nous, puisqu'ils n'apparaissent dans les recherches qu'en tant qu'objets. Cela relève soit d'une forme de surplomb du chercheur, soit d'une forme d'universalisme et / ou d'ahistoricisme (les êtres humains seraient toujours semblables, quelle que soit la période historique). On pourrait dire cela autrement : faire le choix, *a priori* et préalablement à toute recherche, de miser prioritairement sur le rationnel comme principe méthodologique implique

<sup>3</sup> Il va de soi que le problème n'est pas celui de l'origine nationale de ces courants, mais leur domination croissante, l'origine fournissant simplement une manière commode de les catégoriser.

<sup>4</sup> Il conviendrait d'ailleurs de s'interroger sur comment une sociolinguistique fortement influencée par le marxisme a pu sans trop se poser de questions s'acclimater à des démarches marquées du sceau de l'individualisme méthodologique, dont un lointain inspirateur est l'Adam Smith de la « main invisible » des marchés.

<sup>5</sup> J'utilise volontiers « problématiser » là où on mobilise plus souvent « définir », justement en raison d'une conception créative de la science : on ne peut définir qu'*a posteriori*, si on ne veut pas, comme l'écrit E. Morin, pratiquer des sciences toujours déjà bornées d'avance, sans qu'on sache bien pourquoi, puisque, en bonne logique, on ne peut pas définir l'objet d'une recherche avant de l'avoir terminée, sauf si l'on a décidé d'avance de s'interdire certaines orientations.

<sup>6</sup> Notons au passage que l'on peut classer E. Morin, dans une grande catégorie « constructiviste », avec J.-L. Le Moigne.

une conception de l'homme dont il faut expliciter les raisons, et les conséquences attendues. On sait d'avance cependant qu'il sera impossible de démontrer cela avec les démarches des sciences humaines, puisque cette décision est antérieure à toute recherche, ne relève pas du scientifique, mais du philosophique, de l'épistémologique et du politique au sens large.

On peut se poser, de manière plus embrassante, cette question :

*On s'aperçoit que l'unité de la méthode scientifique, dont avait rêvé Descartes, ne correspond plus au progrès réel du savoir. Il faut adapter à chaque domaine la méthode qui lui convient, même si on souhaite toujours parvenir, partout où c'est possible, à la certitude que confère une démonstration mathématique. Ce qu'on demande alors à l'épistémologie, c'est de compenser cette diversification du champ scientifique par la mise en valeur de ses méthodes les plus générales et de ses résultats les plus importants. Mais en même temps l'industrie prend un tel essor que les conditions économiques et sociales en sont transformées et les institutions politiques affectées. Les sciences et les techniques se trouvent de plus en plus dépendre les unes des autres et prennent une importance croissante dans la marche de la civilisation. La transformation du paysage humain qui en résulte laisse les sciences dites morales ou humaines incertaines quant aux critères qui sont, pour elles, les plus pertinents, les unes privilégiant les méthodes quantitatives, les autres s'attachant davantage aux traits qualitatifs qui sont caractéristiques d'une culture. (Folsheid, 1990 : 18)*

Pour les sciences humaines, et même si les influences industrielles et commerciales n'en sont pas absentes, il faut rappeler que les influences proviennent plutôt des décideurs politiques, parfois grands consommateurs d'expertises et de recherches. On peut donc élargir encore l'horizon de ce questionnement en interrogeant deux allants-de-soi qui sous-tendent les propos de J.-L. Le Moigne et ceux de D. Folsheid. Le premier affirme (et cela est un leitmotiv dans son ouvrage) qu'une des préoccupations de l'épistémologie doit être celle de la *valeur* des connaissances, et D. Folsheid y répond partiellement en imposant, comme une évidence, un critère, qui est celui de la démarche *mathématique*. Dans les deux cas il semblerait à les lire, d'une part que les sciences et les épistémologies ne seraient donc pas tributaires des cultures et sociétés au sein desquelles elles émergent pourtant, et d'autre part qu'il serait donc sans aucun doute possible d'en situer la valeur, y compris dans les recherches concernant les SHS, ce qui n'est peut-être pas aussi facile à démontrer qu'ils ne l'affirment<sup>7</sup>. Il est clair que, dans l'idéal, une des fonctions de l'épistémologie serait de hiérarchiser les connaissances, méthodes, méthodologies. Cette fonction est souhaitable, nécessaire, mais ce n'est pas parce qu'on le souhaite ardemment ou qu'on en a un besoin impératif que cela devient donc possible facilement : il y a loin de la coupe aux lèvres. Cela supposerait en effet que la composante culturelle et politique soit absente des sciences, ou que les épistémologues aient la capacité de s'arracher à la condition historique qui est celle des humains, pour en juger dans une sorte de surplomb, ou dans une sorte d'extraterritorialité où ces influences seraient neutralisées. Cela suppose ensuite que l'on puisse juger des influences d'une recherche dans un horizon temporel assez étroit : si on avait évalué le travail d'Aristote, aurait-il été jugé assez « produisant » ou assez « rayonnant » par l'ancêtre d'une de nos modernes agences de notation des chercheurs, lui qui n'a jamais publié dans une revue de rang A, ce qui n'a pas empêché son « impact factor » d'exploser par la suite ?

Les tenants et aboutissants de cette question fondamentale seront discutés dans ce numéro de *Glottopol* par plusieurs textes, et cela est logique dans une perspective sociolinguistique. En effet, 1) si un être humain est influencé par les langues et cultures qui sont les siennes à

<sup>7</sup> D. Folsheid fait allusion, dans son ouvrage, aux *épistèmes* de M. Foucault, qui, dans une certaine mesure argumentent contre des universaux puisqu'elles se succèdent dans le temps, si ce n'est que, en prétendant être capable de mettre à plat les grandes *épistèmes* occidentales, M. Foucault postule donc implicitement que sa démarche à lui est anhistorique ou transhistorique, potentiellement peut-être transculturelle, universelle.

des titres divers, 2) si ces langues et cultures sont l'aboutissement de processus historiques, et 3) si les sciences se pratiquent en mettant en œuvre des langues, langages, paroles et discours dans des environnements culturels, alors comment les questions épistémologiques pourraient-elles ne pas être imprégnées de questions socio- anthropo- / linguistiques, politiques et culturelles ? Dans une certaine mesure, la problématisation de certaines questions socio- / anthropo- linguistiques, en arrière-plan rend certains enjeux épistémologiques tributaires de questions socio-linguistiques, tel celui-ci : si les sciences veulent être aussi ambitieuses que dans certaines définitions ci-dessus (les rationalistes), alors il faudrait être capable d'inventer des langages échappant aux influences linguistiques et culturelles<sup>8</sup>. Sociolinguistique et épistémologie ont peut-être partie liée plus qu'on ne le soupçonnait, et sont peut-être plus intimement interdépendantes qu'on ne le pensait ?

Ainsi, H. Barreau reconnaît que « les schémas de la connaissance commune ne cessent pas d'habiter l'esprit des scientifiques, non seulement dans leur vie privée, ce qui est bien évident, mais dans leur travail de recherche lui-même » et « qu'un esprit inventif ne doit pas sans cesse faire la police de son esprit ; ce serait la meilleure façon de ne rien inventer du tout ». Il n'en pense pas moins qu'il faut, selon lui exiger du chercheur qu'

*[I]l doit dans l'exposé des résultats auxquels il est parvenu respecter les canons scientifiques, qui ne sont pas exactement les mêmes selon les époques, mais qui se caractérisent toujours par la rigueur dans le raisonnement et, s'il s'agit de science expérimentale, par la reproductibilité des faits observés. La science, par principe, doit être communicable à tout esprit suffisamment instruit pour en prendre connaissance et capable d'en juger sans prévention. Quand on sait cela, on n'oublie pas pour autant que pour trouver de nouveaux résultats il faut se fier à de tout autres critères, qu'on aura l'occasion d'examiner par la suite. (Barreau, 1990 : 12-13)*

Pour H. Barreau, et il se fait l'écho de l'avis majoritaire et dominant, il va donc de soi que le chercheur doit à la fois ne pas respecter les règles méthodiques et méthodologiques pour ne pas stériliser sa recherche, et afin de préserver des facultés créatives, tout en coulant ensuite et néanmoins la présentation de ces recherches dans des formes évoquant la rigueur et l'objectivité, dans une forme d'auto-censure : Archimède n'aurait jamais dû avouer qu'il avait jailli tout nu de son bain en criant « Eurêka ! », et Newton aurait mieux fait de ne pas parler de sa pomme. En somme, l'exigence ainsi formulée revient à dissimuler, occulter comment on a cherché et trouvé, pour, comme les médecins de Molière, l'exprimer dans des règles apparemment intangibles afin de sauvegarder des institutions. En dernière analyse, les chercheurs se comportent comme tout cuisinier jaloux de ses recettes : ils ne livrent que les éléments de leur recherche qui sont galvaudés, dissimulant soigneusement l'essentiel, l'ingrédient qui fait que le plat est irrésistible : tous les chercheurs qui ont marqué l'histoire de leur discipline ont, à un moment ou un autre « dérangé » leurs pairs, les ont « choqués » par leurs avis, et ces derniers en ont dit pis que pendre (ce qui ne signifie évidemment pas que tout chercheur choquant ses pairs est voué à marquer l'histoire). L'exigence institutionnelle de conformisme à une certaine écriture de la recherche procède sans aucun doute de motifs nobles, mais il faudrait expliciter pourquoi les institutions exigent une forme d'incohérence des chercheurs, et pourquoi ceux-ci l'acceptent, apparemment sans même en discuter. Il en sera question dans ce numéro, car c'est une vraie question à la fois éthique et politique.

---

<sup>8</sup> Les tentatives en ce sens n'ont pas manqué : outre les essais d'emprunt aux mathématiques et à la logique formelle de langages considérés comme échappant aux cultures pour usage dans les sciences humaines, en linguistique notamment (A. Culioli par exemple), on se souvient que, à l'époque classique, ceux-là même qui ont définitivement imposé le rationalisme dans les sciences (R. Descartes, G.W. Leibniz) ont tenté d'inventer de tels langages qui visaient, précisément, à « échapper » aux dimensions sociolinguistiques.

## Epistémologie, éthique, politique

J.-L. Le Moigne aborde également dans son ouvrage de 1995 une question vitale, en considérant que « le statut de la connaissance vaut contrat social fondamental, rendant possibles les rapports mutuels des citoyens et des scientifiques. » (Le Moigne, 1995 : 5).

Cette affirmation a des conséquences importantes, puisqu'elle signifie que pratiquer la recherche c'est mettre en œuvre un contrat socio-épistémologique, qui confère aux sciences un statut significatif dans l'instauration et l'évolution des sociétés, ce qui ne peut qu'interpeller tout(e) sociolinguiste, toujours sensible aux questions sociales. La conséquence est que, contrairement à certaines traditions très empiristes de la sociolinguistique, notamment les courants influencés par la tradition empiriste britannique puis nord-américaine, qui considèrent le travail intellectuel comme secondaire par rapport au travail de « corpus »<sup>9</sup>, ou de « terrain », on peut aisément argumenter que le *travail épistémologique est action, intervention*. Certes, de manière, apparemment en tout cas, moins directe qu'une recherche-action, certes, avec moins le sentiment (l'illusion, peut-être, parfois ?) de « toucher du doigt » la réalité (mais qui peut se vanter de l'avoir touchée ?).

Il demeure cependant incontestable que certaines façons au moins de faire de l'épistémologie des SHS, et donc de la sociolinguistique, sont des actions, au sens fort du terme (à moins d'enfermer l'action et l'intervention dans une définition immédiatiste et court-termiste, ce que personne ne souhaite ni ne propose). Comme on le verra dans plusieurs textes de ce numéro, on peut en effet argumenter que les questions éthiques et politiques se nichent jusque dans les choix épistémologiques. Ainsi par exemple, dans le tableau intitulé « L'École d'Athènes » de Raphaël, Platon est représenté la main droite pointant du doigt vers le ciel (celui des idées abstraites, dont le modèle est mathématique), alors qu'Aristote tend la main droite à l'horizontale, doigts écartés pour figurer son intérêt pour le concret et la pluralité. Ce sont deux épistémologies qui sont ainsi incarnées, mais ce sont aussi deux visions politiques, puisque, pour Aristote, l'être humain se trouve à mi-chemin entre les divinités et les animaux, ce qui lui permettrait de « comprendre » l'ensemble de ce qui existe, alors que Platon préconise une épistémologie plus verticale, tendue vers le haut, ce qui va facilement être « récupéré » par la tradition chrétienne, même si elle a également fini par intégrer Aristote aussi à sa pensée. Autre exemple : un des arguments en faveur des démarches pragmatistes (Ch.S. Peirce, G.-H. Mead, J. Dewey, qui vont influencer l'école de Palo Alto, etc.) est que la conception de la société comme étant fondée sur l'interaction de tous avec tous à parité est foncièrement démocratique, ce qui s'argumente en effet bien : dans cette conception, les normes sociales ne pré-existent pas, et se construisent au fil des échanges. Cette conception s'oppose à celle des épistémologies européennes, traditionnellement plus « holistes » dans la mesure où elles considèrent qu'une société est irréductible à la simple addition des comportements individuels. Ces épistémologies majorent par ailleurs le rôle des normes héritées et transmises, et seraient donc en ce sens moins démocratiques. Les choses sont plus complexes que cela<sup>10</sup>, ces exemples visant simplement à illustrer comment des choix que l'on pouvait penser uniquement « rationnels », « techniques », « méthodologiques », au fond, charrient des conséquences politiques et éthiques. Choisir une épistémologie consiste donc

<sup>9</sup> Et qui sont, au moins depuis Ch.S. Peirce et L. Wittgenstein, très réticents à l'évocation de tout ce qui ne s'énonce pas clairement dans un style clair, ce qui exclut nombre de problèmes complexes, notamment ce qui sera appelé plus bas « métaphysique ».

<sup>10</sup> En effet, la démocratie n'est pas nécessairement le simple résultat arithmétique résultant d'un vote : le vote doit lui-même être éclairé par un débat préalable, visant à diffuser largement les éléments de réflexion et d'appréciation relatifs à l'objet du vote, ce qui suppose donc que tous les citoyens ne sont pas égaux sur ce point précis, ce qui réintroduit du platonisme, et l'addition de ce dernier élément de réflexion est loin d'épuiser la question.

souvent à opérer des choix politiques, et c'est le rôle des recherches épistémologiques d'éclairer cet aspect des choses, en les repolitisant en permanence, là où certains épistémologues et politiques essaient souvent de réduire ces choix à des termes purement techniques (efficacité de la méthodologie, coûts, temps nécessaire, etc.).

## Préjugés, préventions

Une certaine lecture de P. Bourdieu, dans ses *Méditations pascaliennes*, semble fortement se démarquer de la réflexion de chercheurs censément enfermés « dans leur tour d'ivoire<sup>11</sup> », lorsqu'il fait la critique virulente de ce qu'il appelle la *Skholè*, qui catégoriserait ceux qui ont du temps libéré des contraintes du quotidien, ceux qui sont donc enfermés dans leurs préoccupations, éloignées du « terrain », bref les épistémologues de la sociolinguistique par exemple. P. Bourdieu a ainsi souvent été lu de manière un peu simpliste comme considérant que le fait même d'être libéré des urgences du quotidien rend suspect ce travail intellectuel, qui risquerait d'être déconnecté du « réel ». Il a ainsi pu célébrer le sociologue comme héros intellectuel adepte d'un « sport de combat ».

On peut, pour donner une idée du ton de sa critique, rappeler qu'il cite L. Wittgenstein passant au lance-flamme les philosophes, ce qui est pertinent pour mon propos puisque l'épistémologie est souvent pratiquée par ces derniers, et souvent repoussée hors du domaine des SHS pour des raisons jamais bien explicitées :

*Quel intérêt y a-t-il à étudier la philosophie, si tout ce qu'elle fait pour vous est de vous rendre capable de vous exprimer de façon relativement plausible sur certaines questions de logique abstruses, etc., et si cela n'améliore pas votre façon de penser sur les questions importantes de la vie de tous les jours, si cela ne vous rend pas plus conscient qu'un quelconque journaliste dans l'utilisation des expressions dangereuses que les gens de cette espèce utilisent pour leurs propres fins ? [passage de la Correspondance de Wittgenstein, cité par Bourdieu en toute conclusion de son Post scriptum 1, pour dire « assez bien une part de mes [ceux de Bourdieu] sentiments à propos de la philosophie »] (Bourdieu, 1997 : 53)*

Dans un texte très éclairant<sup>12</sup>, J. Bouveresse, lui-même éminent philosophe, prend le temps de comprendre le point de vue de P. Bourdieu dans les *Méditations pascaliennes* à propos des philosophes, et de le situer dans une époque, dans sa propre trajectoire bio-socio-professionnelle, et d'extirper de ses propos certains aspects un peu caricaturaux, pour, généreusement, en extraire l'essentiel.

Il propose donc une autre lecture de ce texte de P. Bourdieu, moins « littéraliste » que ce qu'on a en souvent fait. Ce qu'il en dégage est intéressant pour notre propos à plus d'un titre, puisqu'il résume l'essentiel des objections de P. Bourdieu à la philosophie au reproche suivant : la philosophie est critiquable lorsqu'elle se pense capable de s'extraire des conditions historiques, sociales, et se croit donc capable de penser libre de toute entrave, ce qui lui permettrait de trouver ce qu'on pourrait essayer de faire passer pour des vérités absolues. Malgré sa rupture de principe avec la philosophie (son domaine initial de formation) et son enracinement ultérieur dans la sociologie, P. Bourdieu conserve, toute sa carrière

<sup>11</sup> L'origine de cette expression, dans ce sens, est intéressante (source : Wikipédia) : Sainte-Beuve opposerait V. Hugo « le militant » dirions-nous aujourd'hui, à A. de Vigny, qui cisèlerait son œuvre dans sa tour, tel un artisan ivoirier.

<sup>12</sup> J. Bouveresse, « Bourdieu, Pascal, la philosophie et la critique de l'« illusion scolastique » », <http://books.openedition.org/cdf/2040>. Ce texte a été publié dans Fabrice Clément, Marta Roca i Escoda, Franz Schultheis & Michel Berclaz (dir.), 2006, L'Inconscient académique, Zürich, Seismo Verlag (pagination non indiquée sur le site). Consulté le 1<sup>er</sup> juin 2016.

durant, des liens avec sa discipline de formation, à la fois parce qu'il produit, de temps en temps des textes dans ce champ, comme son ouvrage contre M. Heidegger, mais aussi, et c'est beaucoup plus fort, parce que, de son propre aveu, il lui reste « quelque chose de la philosophie » qu'il réinvestit dans sa sociologie, ce que ne manque pas de souligner J. Bouveresse :

*Ce sont sans doute les dispositions antagonistes d'un habitus clivé qui m'ont encouragé à entreprendre et m'ont permis de réussir la transition périlleuse d'une discipline souveraine, la philosophie, à une discipline stigmatisée, comme la sociologie, mais en important dans cette discipline inférieure les ambitions associées à la hauteur de la discipline d'origine en même temps que les vertus scientifiques capables de les accomplir.* (Bourdieu, P., 2001, *Science de la science et réflexivité*, Raisons d'Agir, p. 218, cité par J. Bouveresse, *op. cit.*, n. p.)

En un sens, ma démarche dans ce numéro de *Glottopol* est analogue, tout en procédant en sens inverse. Je suppose que certains des auteurs qui m'accompagnent ici (mais également d'autres sociolinguistes qui ont aussi fait ce pas à leur façon, comme F. Gadet, P. Blanchet, ou H. Boyer) ne nierait pas que, lorsque, à l'inverse de P. Bourdieu, on n'est pas de formation philosophique, et lorsqu'on est habitué au travail dans une discipline des sciences humaines, on peut ressentir le besoin légitime d'aller chercher du renouvellement et un approfondissement dans les travaux épistémologiques et philosophiques (dont J. Boutet (2010 : 59) souligne l'importance pour replacer les disciplines dans le temps long), qui ont imprégné le travail de P. Bourdieu comme l'ensemble des sciences humaines. On peut retenir de P. Bourdieu, une fois mises de côté certaines outrances, un enseignement central : ce qu'il reproche, pour l'essentiel, aux philosophes, c'est de se croire capables de se « déshistoriciser » pour toucher des vérités indiscutables. On verra que ce numéro, dans de nombreux textes, opère le mouvement inverse, en essayant de montrer comment la sociolinguistique est plus ancrée, peut-être même plus ancrée qu'elle ne veut bien le reconnaître, dans des bio-socio-histoires.

### « Terrain », « corpus », « idées »

Il s'agit donc dans ce numéro de proposer de mettre les choses en perspective : la sociolinguistique française et francophone est passée par une étape d'affirmation « identitaire » qui était certainement indispensable pour prendre position institutionnellement. Cela est passé par des revendications de spécificités, notamment, si on en croit J. Boutet (2006 : 1103) 1) l'intérêt pour la variation et l'hétérogénéité linguistiques, 2) la prise en compte des « contextes sociaux d'emploi » et (donc ?) 3)<sup>13</sup> l'idée selon laquelle « la recherche y est toujours liée à des terrains d'observation et de recueil de données ».

Selon le point de vue que l'on adopte, ces traits peuvent être jugés plus ou moins pertinents. En effet, s'il s'agit de circonscrire institutionnellement la sociolinguistique en lui délimitant un pré-carré, donc des ressources (financements institutionnels, postes...), ces critères peuvent être considérés opérationnels, parce que différentes disciplines ne se reconnaîtraient pas dans ces critères, s'ils sont tous pris ensemble (mais c'est surtout le dernier critère qui est discriminant). Ces critères ont cependant l'inconvénient, majeur sur le plan épistémologique *stricto sensu*, de ne pas montrer en quoi la sociolinguistique aurait une quelconque originalité, puisqu'elle emprunte à peu près tout aux autres disciplines. Comme l'écrit J. Boutet elle-même, une sociologie du langage ferait du langage un objet comme c'est

<sup>13</sup> Dans son texte de 2010, en plus des trois traits ci-dessus, elle mentionne aussi une préoccupation pour « des buts de changement ou de transformation sociale » (Boutet, 2010 : 60).



le cas lorsqu'on parle de sociologie du sport ou de la ville (Boutet, 2010 : 71-72)<sup>14</sup>. Pour J. Boutet, cela semble peu important, puisqu'elle fait le pari, après tout tenable, que la sociolinguistique devrait montrer, pour assurer son développement, « ce que nous savons faire, ce que nous avons accumulé comme connaissances et ce que sont nos acquis propres » (Boutet, 2010 : 72). Si cela peut garantir le développement institutionnel de la sociolinguistique, cela ne peut guère en assurer l'essor en tant que discipline comportant une composante de « laboratoire d'idées », comme c'est le cas de toute discipline de recherche. Personnellement, ce pari me semble dangereux, parce que l'histoire des disciplines montre que la seule utilité sociale n'en a jamais assuré le dynamisme. Sans brassage d'idées, elles s'étiolent en disciplines appliquées, de type « ingénieur », focalisées sur la réalisation d'objectifs précis sans réflexion d'ensemble, et sans liberté de mettre en question ce qui leur semble pertinent. Il serait facile de montrer en effet que les périodes d'activité stimulante dans les disciplines ont toujours eu une composante épistémologique. J.-L. Austin pour la pragmatique, Ch. S. Peirce, J. Dewey et G.-H. Mead pour le pragmatisme, K. Marx pour les SHS d'inspiration marxiste, W. Dilthey, E. Husserl, M. Heidegger, H.-G. Gadamer, pour les courants phénoménologiques et herméneutiques, pour ne citer que quelques exemples, ont joué un rôle notable dans la dynamisation des SHS. Leur expérience socio-biographique ainsi que les débats intellectuels qu'ils ont animés ont souvent joué un rôle au moins aussi important dans cet essor que leurs éventuels « corpus » et « terrains ». L'argument de l'utilité sociale et institutionnelle, quoique nécessaire, n'est certainement pas suffisant à assurer le développement d'une perspective de recherche, s'il n'est alimenté par des idées, elles aussi nécessaires et pas suffisantes.

Si l'on examine donc maintenant ces mêmes critères définitoires de la sociolinguistique sur le plan épistémologique, cela en dilue considérablement l'intérêt. La linguistique formelle ou « technolinguistique » s'intéresse à la diversité linguistique (critère 1), ne serait-ce que par son projet de « linguistique générale » qui vise à montrer en quoi tous les objets « langues » diffèrent. Ces linguistiques prennent en compte des contextes et situations sociales (critère 2)<sup>15</sup>, mais n'ont pas la même problématisation de ces phénomènes que la sociolinguistique, qui ne peut prétendre être la seule compétente sur ce terrain (et par ailleurs on peut douter de la validité de certains usages récents de « contexte »<sup>16</sup>, mais ce n'est pas le lieu ici d'entamer cette discussion). Le critère (3) est transversal à toutes les sciences humaines et sociales. Cette problématisation de la sociolinguistique s'attache à des détails de second plan parce qu'elle vise un problème secondaire dans une perspective épistémologique, puisqu'il s'agit pour J. Boutet surtout de distinguer la sociolinguistique d'autres disciplines jugées dangereusement proches (sociologie, linguistique, études littéraires...) pour son existence *institutionnelle*, question qui est loin d'épuiser la réflexion indispensable pour qu'une spécialité se

<sup>14</sup> Comme on le verra, je pense que le langage n'est pas assimilable à un objet comme les autres, et donc que ce que J. Boutet considère comme le « programme fort » de la sociolinguistique (celui porté par P. Achard) est, au fond un programme assez faible (précisément parce qu'il peut assimiler le langage au sport, et, surtout, néglige les langues, et tout leur poids historique et anthropologique : on n'a jamais parlé de « sociologie des langues »), pourvu que l'on accepte de s'extraire de l'imaginaire savant de F. de Saussure, que les sociolinguistes ont adopté, pour choisir celui de W. von Humboldt.

<sup>15</sup> Les linguistiques formelles ne nient pas l'importance des contextes, mais cherchent à les déjouer en les neutralisant au maximum. On peut contester les conséquences de ce choix, mais pas la validité de la perspective : la perspective visant à considérer les langues, langages, discours comme des techniques n'est pas très éloignée de celle de la plupart des sociolinguistes qui, en tenant la communication pour l'essence de la linguistique, pratiquent une autre approche, mais non moins technique : elle est simplement technique différemment. Au fond, le problème n'est pas tant que cette perspective « (socio)technolinguistique » existe, mais qu'elle ait eu tendance à être hyper-dominante dans le champ de l'étude des phénomènes de langues, langages, discours, paroles.

<sup>16</sup> Il est pertinent de noter que cette notion est absente tant du Glossaire dont M.-L. Moreau est l'éditrice, que des dictionnaires de J.-F. Dortier, ainsi que de S. Mesure et P. Savidan, alors qu'il est présent dans celui de Dubois *et alii*, y compris dans le sens de « situation »

problématise, puisque cette existence est prioritairement épistémologique. Une discipline qui ne peut se problématiser de manière originale est vouée à demeurer dans le giron d'autres, ce qui est le cas de la sociolinguistique depuis qu'elle existe, en dépit de toute l'utilité sociale qu'elle a su démontrer. M. Foucault<sup>17</sup> argumente d'ailleurs bien que la multiplication des disciplines en sciences humaines est possible à l'infini, et, pour sa part, condense, avec raison, les sciences humaines dans trois paradigmes (Foucault, 1966 : 368) : celui du désir (économie), celui de la fonction (biologie) et celui du sens (philologie). La sociolinguistique a d'ailleurs accouché de l'ethno-socio-linguistique, et on pourrait y rajouter des rallonges à perte de vue comme dans les injures du Capitaine Haddock. Ce numéro vise donc à contribuer à un second souffle des perspectives sociolinguistiques, en continuant à développer la réflexion plus proprement épistémologique, et en la distinguant des autres réflexions proches, comme celle visant à leur procurer une existence institutionnelle, ce qui, manifestement, n'a pas suffi à son développement.

Ce numéro 28 de *Glottopol* entend donc contribuer à sa façon à ce travail de fond.

On n'a bien évidemment pas attendu ce numéro de *Glottopol* pour amorcer ce travail, et on trouverait, tant dans le volume publié par H. Boyer (2010)<sup>18</sup> que dans quelques numéros de *Langage et société*, dans les travaux de P. Blanchet ou de M. Heller (et ailleurs, mais je ne peux tout énumérer ici) de précieux éléments de travail épistémologique. Si on remontait plus loin dans la tradition sociolinguistique, on rencontrerait les travaux de J.-B. Marcellesi et B. Gardin, qui s'approvisionnaient à des sources de réflexion épistémologique marxistes. Il faut cependant reconnaître que les travaux récents réfléchissent beaucoup les épistémologies de la sociolinguistique soit à partir des notions, concepts, traditions sociolinguistiques elles-mêmes, soit en s'appuyant sur les travaux menés dans les disciplines que la sociolinguistique considère comme tutélaires (linguistique, sociologie, anthropologie...), en allant cependant rarement à la source même des références de ces disciplines. C'est ainsi que J.L. Austin est souvent évoqué implicitement dans de nombreux travaux sociolinguistiques comme s'il s'agissait d'un (socio)linguiste, et ceci sans que soient réinsérés ses travaux dans les débats qu'il menait avec ses adversaires, et sans les mettre en perspective dans les traditions anciennes dont ils ne sont que des rejetons récents. Ainsi par exemple, les sociolinguistes évoquent souvent leur actuelle sainte-trinité (Hymes-Gumperz-Goffman), mais rares sont ceux qui sont allés chercher ce qui leur donne une certaine unité épistémologique, dans une référence convergente et implicite au pragmatisme américain, qui, au fond, en explique la cohérence et l'unité de vue, à partir d'une certaine « métaphysique » qui n'est pas celle d'auteurs d'autres traditions.

Ce n'est que lorsqu'on fait le travail de comparaison de ce mouvement avec les courants européens qui ont animé le vingtième siècle (marxisme, phénoménologie-herméneutique) que l'on s'aperçoit de la grande différence entre les arrière-plans de ces courants, d'une part européens, de l'autre nord-américains et britanniques (Babich, 2012).

J.-L. Le Moigne montre les dangers, pour une discipline quelle qu'elle soit, de ne pas connaître ces arrière-plans, en se cantonnant à des formes d'« épistémologie institutionnelle », lorsque des chercheurs considèrent que puisque les institutions soutiennent une certaine épistémologie, il n'est pas nécessaire d'aller chercher au-delà :

---

<sup>17</sup> « C'est ainsi que toutes les sciences s'entrecroisent et peuvent toujours s'interpréter les unes les autres, que leurs frontières s'effacent, que les disciplines intermédiaires et mixtes se multiplient indéfiniment. » (Foucault, 1966 : 369)

<sup>18</sup> Dans son compte-rendu de cet ouvrage F. Gadet (2011) nuance cependant la saillance de son contenu épistémologique : « De fait, certains articles sont assez discrets dans le retour réflexif sur les méthodes et la théorie, pour ne pas parler d'épistémologie (qui confine parfois à l'introuvable). »

*Cette épistémologie institutionnelle se développa avec une telle assurance académique et une telle efficacité apparente que depuis un siècle, la plupart des citoyens et des scientifiques la tiennent encore pour définitivement acquise : les réponses qu'elle apporte [...] ne sont en général pas connues, mais chacun sait qu'elles existent, qu'elles ont été débattues par quelques grands esprits et qu'elles doivent être satisfaisantes puisque les autres communautés culturelles (Amérique, Asie, Afrique...) affichent des options voisines, sinon identiques. (Le Moigne, 1995 : 5)*

Il souligne ainsi *le considérable déficit de responsabilisation éthique et politique* des chercheurs, puisqu'ils mettent en œuvre, pour la majorité, des méthodologies sans expliciter les conceptions de l'être humain et des sociétés dont elles procèdent, alors qu'il s'agit de problèmes éthiques et politiques importants puisque touchant aux SHS dans leur fondation. C'est ce qui explique d'ailleurs que les SHS ont pu, en Europe, recevoir les courants nord-américains en passant assez largement à côté de leur originalité et de leur intérêt, ce que ces derniers leur ont bien rendu. En sens inverse en effet, la « French theory » a pu être reçue et interprétée en Amérique du nord dans des conditions analogues, ce qui constitue un considérable déficit de réflexion en vue de l'action, puisque c'est souvent dans ces conceptions fondatrices que l'épistémologie agit et intervient, en favorisant certains types de travaux plutôt que d'autres, certaines valeurs plutôt que d'autres, etc. Que serait l'Ecole de Chicago sans le travail fondateur en arrière-plan de Ch. Sanders Peirce, G.-H. Mead et J. Dewey pour en légitimer les travaux de terrain en fondant les bases épistémologiques ? G. Gusdorf (1960) défend et illustre ainsi savamment et abondamment une conception de l'épistémologie selon laquelle les grands courants épistémologiques fondent des *epistémè* ou, mieux, des « métaphysiques » qui, en créant une problématisation de ce qu'est la réalité, ou un « fait », à partir de valeurs éthiques et politiques, autorisent un certain type d'empirie qui, loin d'être politiquement et éthiquement neutre, en est tellement saturé qu'on ne s'en aperçoit plus. Il argumente ainsi par exemple que ce ne sont pas les dissections de corps humains qui ont suscité des évolutions en anatomie, mais un changement de mentalité qui a imaginé par anticipation un certain type d'empirie compatible avec les dissections, ce qui les a rendues possibles et pertinentes<sup>19</sup>, et a permis certaines découvertes, qui tenaient leur légitimité de la définition de ce qui s'était vu conférer le statut de « fait », et qui ne s'imposaient donc nullement d'eux-mêmes en tant que « faits » comme le voudrait une certaine vulgate positive et empiriste. Il donne d'ailleurs l'exemple de L. de Vinci qui, tout en affirmant dessiner un cœur d'après dissection, le dessine comme le faisait Claude Galien (129 - vers 216) plusieurs siècles avant lui (Gusdorf, 1960 : 131).

Il est, certes, important, comme le font déjà les sociolinguistes, de réfléchir aux implications éthiques et politiques de leur activité de recherche à partir des *résultats* de ces recherches, ou des résultats que l'on anticipe. Il s'agit là d'une démarche citoyenne, qui englobe de ce fait des préoccupations de recherche, puisque le chercheur n'en est pas moins citoyen.

Mais il est tout aussi important, voire plus, que le chercheur réfléchisse à ce en quoi les choix épistémologiques et méthodologiques en apparence les plus « techniques » comportent des implicites éthiques et politiques. D'une part, sur ce terrain spécifique, il est irremplaçable, le citoyen pouvant malaisément contribuer à la réflexion. De l'autre, sur ce terrain, il agit en tant que chercheur, au cœur de sa recherche. Il y a un risque de confusion entre les rôles : il est normal, et bienvenu que le chercheur fasse intervenir, dans les préoccupations de son travail de recherche, celles qu'il partage avec les citoyens, et en tant que citoyen. Mais cela est loin d'épuiser la question, et ne doit pas pour autant occulter, comme cela se produit parfois et peut-être pas si rarement que cela, des formes de préoccupation éthiques et politiques que seul

<sup>19</sup> Dans le climat épistémologique antérieur, médiéval, non seulement la dissection n'était pas envisageable, mais, en aurait-on pratiqué, qu'on n'aurait pas su quoi en dégager comme connaissance, ou quoi en faire d'utile.

le chercheur peut évoquer, parce qu'il faut d'une part bien connaître un domaine, et d'autre part accéder à des travaux d'épistémologie, qui ne sont pas tous accessibles au citoyen non chercheur.

Il est donc impossible de juger de la responsabilité que l'on prend en tant que chercheur en mettant en œuvre des méthodologies, une épistémologie, sans comprendre quelle est la conception de l'être humain qui a été imaginée dans cette épistémologie, ce qu'on pourrait appeler la « métaphysique » de cette épistémologie. Le travail éthique et politique approfondi doit commencer, et c'est un travail bien plus exigeant, par mettre au jour les valeurs éthiques et politiques qui ont présidé à telle ou telle « métaphysique », ou plus restrictivement, à telle épistémé, et c'est ce que certains articles de ce numéro tentent de faire, en contrastant les deux grands courants épistémologiques qui ont animé le siècle dernier, dont l'influence se déverse sur ce début de 21<sup>ème</sup> siècle.

Lorsque cette connaissance manque, elle est souvent remplacée par les formes d'éthique et de politisation estimables, parfois efficaces, mais incomplètes et manquant de profondeur épistémologique, que sont diverses manifestations de militantisme et de déclarations protestataires que l'on peut interpréter comme des formes compensatoires.

*On ne surprendra sans doute pas le citoyen contemporain en rappelant que cette méditation épistémologique ne semble pas se manifester fréquemment dans les pratiques institutionnelles de bien des chercheurs : chacun cite des exemples d'interprétations statistiques ou d'expérimentations onéreuses insensées [...], développées non pas par perfidie, mais par inculture épistémologique : puisque l'institution garantit la cohérence formelle de la méthodologie scientifique, ne peut-on s'épargner une réflexion personnelle [...] ? (Le Moigne, 1995 : 5-6)<sup>20</sup>*

Ce serait imprudemment faire crédit aux institutions, qui ne sont pas moins humaines. J.-L. Le Moigne attribue la responsabilité de « l'étonnante inculture épistémologique des chercheurs scientifiques » aux institutions, qui ne valorisent pas cet aspect de l'activité des chercheurs, et laissent perdurer une situation où « [l]orsque les citoyens les invitent à « produire des connaissances valables » (au prix d'un effort financier collectif non négligeable), ils présumant que ces chercheurs ont assez le sens de leurs responsabilités pour s'assurer soigneusement de la conformité de leur production avec les termes d'une convention sociale explicitant sa légitimation épistémologique. (Le Moigne, 1995 : 6), ce qui n'est malheureusement pas toujours le cas.

Je laisse les lecteurs face à cet avis, pour qu'ils fassent pour eux-mêmes le travail qui consiste à le comparer avec leur propre expérience du champ sociolinguistique, en vue d'un jugement. Pour J.-L. Le Moigne, comme pour moi, et à la base de la motivation à proposer le thème de ce numéro à la revue *Glottopol* cette question est un leitmotiv. Contrairement à beaucoup de chercheurs qui considèrent que l'essentiel d'une discipline scientifique consiste en ce qui en constitue la composante empirique, d'où le thème lancinant du « terrain » ou du « corpus » chez beaucoup de sociolinguistes, ce qui marginalise l'épistémologie de la discipline comme une sorte de « supplément d'âme », une sorte de luxe onéreux et peut-être inutile<sup>21</sup>, il me semble que l'épistémologie, en posant un contrat social entre les chercheurs et la société est bien à la base de toute discipline, et cela sans doute encore plus lorsque les moyens de la recherche sont fournis par la société.

De surcroît, dans les sciences humaines, ce contrat lie le chercheur, ceux dont il parle et ceux qui le lisent. Dans la mesure où il parle d'autres (son bien mal nommé « objet » d'étude)

<sup>20</sup> Bien entendu, je m'inclus parmi les cibles de cette critique, jusqu'au moment où j'ai commencé un travail d'autoformation pour m'en extraire.

<sup>21</sup> Combien de colloques, de formations doctorales, de numéros de revues peut-on recenser, qui mettent en évidence cette dimension ?

à d'autres encore (ses lecteurs, et / ou des décideurs), la légitimité de ce qu'il comprend des autres, et qu'il essaie de faire comprendre à d'autres encore réside autant dans la dimension épistémologique que dans le « terrain » ou le « corpus ». Une déplorable tradition ou habitude, peu mise en perspective ou critiquée, relayée par les formations mises en place dans les universités, a habitué la plupart des spécialistes des sciences humaines à ne pas se questionner à ce propos. Il n'est, dans le domaine de la sociolinguistique, que de passer en revue les argumentaires d'appels à communication à des colloques, appels à contributions pour des numéros de revues, et programmes des formations comportant une part de sociolinguistique pour s'apercevoir que l'épistémologie en est le plus souvent évincée. Le réseau francophone de sociolinguistique lui-même n'échappe pas à cette règle, qui, parmi les disciplines concernant la sociolinguistique en a exclu l'épistémologie et la philosophie<sup>22</sup>.

On s'aperçoit donc que, à l'issue de cette première étape de réflexion, le bilan en est extrêmement motivant pour quiconque se sent concerné par la place des SHS dans les sociétés, par les questions politiques, éthiques et épistémologiques, par les questions que posent l'intervention et l'action dans les sociétés, lorsqu'elles sont ainsi posées. Il existe à la fois un réel déficit dans ce domaine, donc du travail à foison, et il s'agit d'une activité ayant du sens, puisqu'elle réfléchit à ce qui permet la sociolinguistique, ses actions, interventions, et à ce qui en fait la légitimité et l'utilité sociale en explicitant les conditions à défaut desquelles le travail de « terrains » et de « corpus » ne peuvent trouver ni sens, ni pertinence, ni utilité sociale. Se dessine donc un immense champ de recherche, assez peu investi ces dernières années, qui promet d'être extrêmement significatif pour la discipline et sa valeur pour l'action et l'intervention, pour peu que l'on reconnaisse que les effets peuvent s'en faire sentir au long terme, de manière médiate et souvent difficile à « objectiver ».

## **Le numéro 28 de *Glottopol* : contenu**

La problématisation de ces questions dans ce numéro est informée d'éléments en provenance de terrains divers, de théorisations diversifiées.

Des notions fondamentales se voient interrogées à cœur. Ainsi Rada Tirvassen s'interroge sur ce qui pourrait fonder la différence entre le discours idéologique et le discours de recherche ou scientifique. Pour effectuer ce travail, il s'appuie sur les recherches de W. Labov, l'un des fondateurs de la sociolinguistique au sens moderne du terme, pour montrer que la réponse n'est pas aussi évidente que l'on pourrait initialement le penser. Cela lui permet d'amorcer en conclusion le débat sur une question centrale, qui est celle du rapport entre sciences naturelles et sciences humaines et sociales, question qui, d'une manière ou d'une autre, fait écho au débat concernant les démarches qualitatives et quantitatives, à un moment où de nombreux chercheurs prônent la collaboration entre ces paradigmes.

Clémentine Rubio, pour sa part, s'intéresse aux échanges possibles entre histoire et sociolinguistique. On sait que le saussurisme (une certaine lecture de F. de Saussure qui a prédominé chez les linguistes) a cru nécessaire de distinguer linguistique entre historique et linguistique synchronique en pensant que ce divorce était indispensable pour instaurer une linguistique véritablement scientifique. Nombre de linguistes et sociolinguistes ont néanmoins persévéré dans la prise en compte de la dimension historique dans leurs travaux : les historiens des langues (F. Brunot), les dialectologues, mais parfois avec une certaine mauvaise conscience liée à la crainte que leurs travaux ne soient de ce fait pas vraiment scientifiques. C. Rubio s'applique dans son article à examiner de manière détaillée les différentes figures d'une sorte de ballet entre sociolinguistique et histoire, selon différentes façons pour ces deux

<sup>22</sup> <http://rfs.socioling.org/statuts/> consulté le 29 juin 2016. Statuts du RFS, Article 2, alinéas (a) et (b).

disciplines de s'apparier, en imaginant les conséquences que cela peut avoir pour l'une et l'autre discipline ou spécialité. Cette jeune chercheuse s'appuie pour cela sur un objectif qui justifie que l'on s'attarde sur cette réflexion, puisqu'elle part de préoccupations liées à un terrain délicat, qui est celui des politiques linguistiques de la France en direction de « la Palestine ». Les multiples figures successives de « la Palestine » dans l'histoire, selon les points de vue différents, rend en effet quasi obligatoire une perspective historique dans cette recherche sociolinguistique, et donc les rapports de l'histoire avec la sociolinguistique, ce que C. Rubio a jugé nécessaire d'examiner ici de manière soignée.

Dans une veine comparable, Véronique Castellotti réfléchit au « compagnonnage » entre certains courants de la didactique des langues et cultures et la sociolinguistique, aux influences réciproques que ces domaines ont pu exercer l'une sur l'autre. Elle insiste ainsi sur des différences institutionnelles (les sociolinguistes constituent longtemps un groupe peu organisé et institutionnalisé, alors que les didacticiens du FLE participent à des institutions), de focalisation (la sociolinguistique s'organise d'abord comme domaine de recherche, la didactique des langues prioritairement comme pratique d'intervention). Ce qui a néanmoins rassemblé ces spécialités, à savoir la question des contacts de langues et du plurilinguisme, n'a pas empêché des différences dans la façon de traiter ces questions, les didactologues insistant sur la standardisation indispensable selon eux à l'enseignement des langues, alors que les sociolinguistes tendaient à privilégier l'hétérogénéité. Ce texte aboutit à un renversement de perspective en conclusion, l'auteure constatant que ces différences ne peuvent cacher que les deux disciplines ont constamment privilégié le versant « production » de l'activité langagière, la composante « réception » demeurant le parent pauvre, perspective que souhaite approfondir V. Castellotti.

Dans les trois articles précédemment évoqués, comme dans d'autres textes de ce numéro, la comparaison est à l'œuvre, comme souvent, au moins implicitement, dans les sciences humaines. Dominique Pichard Doustin s'interroge sur ce processus extrêmement commun, banal et donc peu problématisé car relevant d'une sorte d'impensé. Dans la mesure où elle se propose de comparer le sort fait aux langues étrangères dans l'éducation professionnelle dans trois pays (France, Espagne, Allemagne), la comparaison se trouve au cœur de sa recherche, ce qui l'a conduite à y réfléchir explicitement pour mieux agir. En tirant parti des travaux fort injustement méconnus de Guy Jucquois sur la pratique de la comparaison dans les sciences, notamment humaines, et notamment en linguistique, elle propose quelques éléments de réflexion concernant la comparaison et les conditions dans lesquelles elle peut légitimement se voir mise en œuvre.

Ce bouquet de notions de base est ouvert dans une autre direction par le travail de Gilbert Daouaga Samari concernant la notion de « langue maternelle ». Son observatoire est constitué par l'usage fait de ce terme au Cameroun. Il commence par en montrer la grande diversité d'usages un peu contradictoires, pour ensuite argumenter que cette diversité correspond à des objectifs pragmatiques poursuivis par les chercheurs, ce qui, d'une certaine façon, répond comme en écho, à la question posée par R. Tirvassen sur la spécificité du travail de recherche ou du domaine de la recherche. En conséquence, et pour éviter cette cacophonie dans les définitions, l'auteur propose, pour réfléchir à la notion de L1, de substituer au point de vue des chercheurs et à leurs objectifs, perspective qui prédomine actuellement, le point de vue des locuteurs eux-mêmes.

Enfin, pour clore ce qu'on pourrait considérer comme l'une des deux veines principales de ce numéro, Shameem Oozeerally se saisit de la question du bhojpuri mauricien pour interroger la notion même de « langue », pilier, concept emblématique pour la linguistique et la sociolinguistique. Il mise sur sa connaissance du bhojpuri, langue minoritaire et en cours de régression ou d'étiollement, en en faisant une sorte de « cas-limite » qui permet de s'interroger sur ce qu'est une langue. Il se fonde sur les travaux concernant les « systèmes dissipatifs »

pour essayer de tracer une perspective nouvelle en imaginant les langues dans ce type de modélisation.

Pour ce qui concerne les articles, le reste du numéro est consacré à cinq textes convergents, qui sont les versions écrites d'interventions à un panel organisé lors du congrès du *Réseau francophone de sociolinguistique* (en 2015, à Grenoble). Ces textes travaillent à présenter différents aspects de courants intellectuels dont l'existence en sciences humaines est assez paradoxale. En effet, ces courants ont été animés par des personnalités intellectuelles parmi les plus importantes du vingtième siècle en Europe (W. Dilthey, M. Heidegger, H.-G. Gadamer, M. Merleau-Ponty, P. Ricoeur), ont influencé plus d'un intellectuel (M. de Certeau, M. Foucault...), et, on pourrait donc s'attendre à ce qu'ils aient exercé une influence notable dans les sciences humaines et sociales. Il n'en est rien, car, de manière assez énigmatique, ces courants n'ont connu que peu de tentatives de transpositions dans les sciences humaines, peut-être parce qu'ils interrogent les sciences humaines et sociales de manière trop fondamentale.

Didier de Robillard présente les arrière-plans de ces courants afin de dresser une toile de fond pour faciliter la lecture des quatre autres textes qui en examinent chacun quelques aspects saillants.

Marc Debono, partant de l'idée que l'un des objectifs des SHS est de « comprendre » les autres, compare donc, face à cet impératif de « compréhension », deux grands ensembles, les courants pragmatocybernétiques d'une part, et ceux se réclamant des mouvances phénoménologiques et herméneutiques de l'autre. Il en dégage en conclusion, aspect crucial de son article, des conséquences éthiques et politiques pour des sciences humaines et sociales, et donc pour la sociolinguistique, en montrant que des choix théoriques, loin d'être des décisions d'ordre technique sur lesquelles viennent se greffer des considérations éthiques et politiques sont d'abord et essentiellement, des choix éthiques et politiques qui, ensuite, et ensuite seulement, permettent des pratiques, des usages méthodologiques, etc.

Isabelle Pierozak, pour sa part, se fonde sur le phénomène saillant des « citations » de corpus, de témoignages, dans les SHS, en tant qu'élément de légitimation épistémologique des travaux de recherche. Elle se demande donc, en somme, et pour paraphraser P. Bourdieu, « ce que citer veut dire », et surtout s'interroge sur le type et la qualité de légitimation qu'apportent les citations, en mobilisant divers auteurs, pour certains rarement mobilisés par les sociolinguistes. Cet article débouche sur l'idée que du statut épistémologique de la citation dépend la conception de la professionnalité du chercheur, si, comme elle l'argumente en s'appuyant sur A. Compagnon, le chercheur est bien plus impliqué dans le travail de la citation qu'on ne l'admet le plus souvent.

L'interrogation de R. Tirvassen sur la spécificité des discours scientifiques et de recherche trouve un éclairage différent sous la plume de Valentin Feussi. Il se demande quelles sont les relations entre le « croire » et le « savoir », et si la distinction catégorique communément admise va autant de soi qu'on le prétend. En se fondant sur des travaux des courants phénoménologiques-herméneutiques, il parvient à une stimulante conclusion dont je laisse le plaisir de la découverte au lecteur.

Cette partie du numéro 28 de *Glottopol* s'achève sur le texte d'Ali Becetti. Ce dernier s'interroge sur les difficultés qui semblent s'opposer à la discussion, au sein de la communauté des sociolinguistes, des options phénoménologiques et herméneutiques. Il illustre de quelques exemples les apports que pourraient faire à la sociolinguistique ces courants, pour terminer par des points de vue critiques sur ces perspectives, qui clôturent ces quelques contributions coordonnées entre elles.

Trois compte-rendus de lectures complètent opportunément ce numéro.

Le premier concerne l'ouvrage de William Marx intitulé *La haine de la littérature*, ouvrage qui fait écho à certaines des questions évoquées dans ce numéro. Joanna Lorilleux résume en

quelques points la lecture qu'elle en a faite, et défend, pour l'essentiel, l'idée que ce qui peut justifier que l'on puisse haïr la littérature c'est qu'elle illustre, visibilise et perpétue dans l'espace public une certaine façon de comprendre le monde qui échappe aux contrôles sociaux et aux prétentions des grammairiens et linguistes à expliquer et prédictibiliser la compréhension.

V. Castellotti signe le second compte-rendu, qui concerne l'ouvrage édité par Hervé Adami et Virginie André, *De l'idéologie monolingue à la doxa plurilingue, regards disciplinaires*. Ce compte-rendu n'est pas sans rapport avec le contenu de ce numéro puisqu'il participe au débat concernant la prise en compte de la diversité des langues et cultures dans les sciences humaines. V. Castellotti propose un dynamique compte-rendu-débat de cet ouvrage.

Le troisième compte-rendu de lecture concerne la ré-édition de l'ouvrage de M. Arrivé, *Réformer l'orthographe ?*, par Clara Mortamet. Cette dernière y résume les grands débats agités dans cette ré-édition, en montrant que, un quart de siècle après sa première édition, une grande partie de son contenu, malgré les recherches menées entretemps, ont gardé de leur pertinence. Cette longévité est liée au fait que la question de l'orthographe constitue une sorte d'abcès de fixation socio-linguistique en remuant des enjeux sociaux et identitaires qui empêchent bien des intellectuels, décideurs et politiques de s'approprier l'ensemble des termes d'un débat complexe, ce qui justifie cette publication.

## Générique de fin

Je m'en voudrais de conclure cette introduction sans, d'une part, chaleureusement remercier Clara Mortamet pour sa gentillesse, sa disponibilité, son efficacité et sa vigilance, qui ont contribué de manière très significative à la qualité de ce numéro. De l'autre, je voudrais également très sincèrement remercier les arbitres qui ont donné des avis concernant les articles de ce numéro. Il n'a pas toujours été facile de trouver des arbitres, puisque nombre des spécialistes des questions évoquées se trouvaient être aussi auteurs dans ce même numéro 28. Ils se sont montrés disponibles, compétents, pleins de tact et de courtoisie et, malgré de petits incidents qui ont pu retarder le processus, ont fait le maximum pour respecter le calendrier initialement proposé. Il est d'autant plus important de les remercier que nous savons tous que ce type de travail obscur est fort peu reconnu par les critères d'évaluation des carrières des enseignants-chercheurs, alors que, sans ce travail humble et indispensable, les revues scientifiques ne pourraient jouer le rôle d'animation de la vie intellectuelle qu'elles assurent.

Enfin, je voudrais remercier toutes celles et ceux qui ont contribué à ce numéro. Des treize propositions initialement reçues, onze ont été retenues, et deux écartées pour des raisons diverses qui n'ont rien à voir avec la pertinence de ces textes. Je ne doute pas que, si le calendrier l'avait permis, ce numéro aurait pu comporter l'ensemble de ces textes. Pour ce qui concerne les auteurs des textes publiés, il faut les remercier de leur ponctualité, et de l'énorme travail de refonte des textes que beaucoup ont réalisé à l'issue des arbitrages initiaux en vue d'améliorer les textes. En effet, compte tenu de la relative nouveauté du thème de ce numéro, les arbitres ont, légitimement, été très exigeants quant à la lisibilité des textes, réclamant explicitations, ré-écritures, coupes claires et notes de bas de page, ce à quoi les auteurs se sont employés de bonne grâce.



## Références bibliographiques

*Le lieu de publication par défaut est Paris*

- BABICH B., 2012, *La fin de la pensée. Philosophie analytique contre philosophie continentale*, L'Harmattan.
- BARREAU H., 1990, *L'épistémologie*, PUF, « Que sais-je ? ».
- BOUTET J., 2006, Article « Sociolinguistique », dans Mesure S. et Savidan, P., *Le dictionnaire des sciences humaines*, PUF, pp. 1103-1106.
- BOUTET J., 2010, « Histoire de la sociolinguistique en France : quelques jalons et filiations », dans Gasquet-Cyrus M., Giacomi A., Touchard Y., Véronique D. (éds.), *Pour la (socio)linguistique. Pour Louis-Jean Calvet*, L'Harmattan, pp. 59-75.
- BOYER H. (sous la direction de), 2010, *Pour une épistémologie de la sociolinguistique*, Limoges, Lambert-Lucas.
- DORTIER J.F., 2004, *Le dictionnaire des sciences humaines*, Editions Sciences Humaines.
- DUBOIS J., GIACOMO M., MARCELLESI C., MARCELLESI J.-B, MEVEL J.-P., 1994, *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Larousse.
- FOLSHEID D., 1990, *Les grandes philosophies*, PUF.
- FOUCAULT M., 1966, *Les mots et les choses*, Gallimard.
- GADET F., 2011, Compte-rendu de « Henri BOYER (sous la direction de) *Pour une épistémologie de la sociolinguistique*, 2010, Limoges, Lambert-Lucas, *Langage et société*, 4/2011 (n° 138), pp. 136-139. [www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2011-4-page-136a.htm](http://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2011-4-page-136a.htm).
- GUSDORF G., 1960, *Introduction aux sciences humaines. Essai critique sur leurs origines et leur développement*, Les belles lettres.
- LE MOIGNE J.L., 1994, *Le constructivisme. Tome 1 : Les fondements*, ESF Editeur.
- LE MOIGNE J. L., 1995, *Les épistémologies constructivistes*, PUF.
- MOREAU M.-L., 1997, *Sociolinguistique. Concepts de base*, Bruxelles, Mardaga.
- MORIN E., 1986, *La méthode. 3. La Connaissance de la Connaissance*, Seuil.
- ROBILLARD D. de, 2008, *Perspectives alterlinguistiques*, vol. I, *Démons*, vol. II, *Ornithorynques*, L'Harmattan.

# GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

**Comité de rédaction** : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte-Legrand, Robert Fournier, Stéphanie Galligani, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz, Georges-Elia Sarfati.

**Conseiller scientifique** : Jean-Baptiste Marcellesi.

**Rédactrice en chef** : Clara Mortamet.

**Comité scientifique** : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffélec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

**Comité de lecture pour ce numéro** : Laura Abou-Haïdar, Henri Besse, Annette Boudreau, Josiane Boutet, Aude Bretegnier, Romanu Colonna, Christine Deprez, Jean-Michel Eloy, Michel Francard, Médéric Gasquet-Cyrus, Laurent Gosselin, Vinesh Hookoomsing, Emmanuelle Huver, Guy Jucquois, Mylène Lebon-Eyquem, Fabienne Leconte, Véronique Miguel-Addisu, Danièle Moore, Marielle Rispaïl, Cyril Trimaille, Jean-Benoît Tsofack, Cécile Van den Avenne, Daniel Véronique.

Laboratoire Dysola – Université de Rouen  
<http://glottopol.univ-rouen.fr>

ISSN : 1769-7425